

Invitation à un bal de classe (Collection Maurice Anscutter).



Avesnes-lez-Aubert : La classe 1955 (Photo Studio Paul).

Les danses d'honneur

Solange Méresse - Notebaert

Avec la fin du XX^{ème} siècle et la naissance du nouveau millénaire, la suppression du service militaire, à partir de 2001, annoncée par le Président de la République en date du 22 février 1996, n'a pas étonné outre mesure. On savait que l'armée, grosse consommatrice de technologies avancées, finirait bien par la rendre caduc. Faut-il le déplorer, s'en réjouir ? Obligatoire depuis le 21 mars 1905, l'appel sous les drapeaux de 4 ou 5 générations de Français a au moins eu le mérite de rassembler différents talents et cultures qui ne se seraient sans doute jamais rencontrés, surtout dans la première partie du siècle. Dans notre canton de Carnières, cette obligation, plus ou moins bien vécue, a donné lieu à une charmante coutume : les danses d'honneur ou bal des conscrits.

Prélude au passage des futures recrues devant le conseil de révision, elles connurent toutefois deux interruptions dues aux guerres. De 1914 à 1926 pour la première, date à laquelle les conscrits, soucieux de casser, au moins pour un jour, l'atmosphère de deuil qui pesait sur le village, se décidèrent à les remettre au goût du jour. La deuxième eut lieu de 1939 à 1945 inclus.

Événement capital dans la vie des jeunes gens de 19 ans, les danses d'honneur se préparaient au moins un an à l'avance, par des réunions mensuelles. La première avait lieu dans un café qui deviendrait le siège des futures rencontres; l'objectif étant de constituer un bureau : on votait à main levée pour élire un président, un vice-président, un trésorier et un secrétaire. Ceci fait, on définissait le montant d'une cagnotte destinée à financer les dépenses du grand jour. Comme on voulait que celui-ci fût une réussite, il n'était pas question de lésiner. Il fallait prévoir la location d'une salle, encore qu'à partir de 1926 la mairie mit gracieusement à la disposition des futurs appelés la salle des fêtes nouvellement construite, de même que le service d'ordre assuré en l'occurrence par les deux gardes-champêtres. Elle prêtait également tables et chaises.

Restait alors à engager un orchestre de bonne réputation et l'achat de boissons (du champagne exclusivement). Il fallait également prévoir un nombre suffisamment important d'affiches pour que, dans les villages alentour, chacun ait connaissance de l'événement. L'achat de fleurs et de guirlandes pour décorer la salle était facultatif, certains estimant que la salle des fêtes, particulièrement jolie, pouvait se passer de cette dépense. On verrait bien s'il restait de l'argent en caisse.

Ceci fait, on fixait la date des réjouissances, généralement en août, les jeunes filles très légèrement vêtues ne risquant pas de prendre froid.

Les mois passant, on arrivait à la question cruciale : se trouver une cavalière. Pour quelques-uns, déjà fiancés, le problème était résolu. D'autres prévoyaient d'inviter une amie d'enfance, une copine de travail ou encore une vague connaissance qu'ils savaient être bonne

danseuse. Certains indécis attendaient la dernière minute pour choisir une partenaire. Il y avait aussi les timides et ceux qui, pour une raison particulière, ne souhaitaient pas s'engager. Fort heureusement, ils se comptaient sur les doigts de la main. Quand les décisions étaient prises et agréées par les jeunes filles et leurs parents, le secrétaire envoyait les invitations.

Ensuite, on passait au problème vestimentaire. Sur ce plan là, les garçons autant que les filles comptaient bien rivaliser d'élégance. Pendant quelques samedis, on les voyait emprunter l'autobus pour se rendre à Cambrai, où ils étaient assurés de trouver le plus grand choix.

De leur côté, les heureuses élues - cette situation était très enviable - n'avaient pas attendu pour rendre visite à leur couturière, feuilleter les catalogues et discuter longuement avec les femmes de leur famille pour trouver le modèle de robe qui les rendrait particulièrement séduisantes et les ferait distinguer. Et pas question de dévoiler aux copines la couleur du tissu ou la forme du décolleté. Le secret était bien gardé, même si l'on n'hésitait pas soi-même à se livrer à "l'espionnisme" auprès de la couturière pour savoir comment s'habilleraient les autres jeunes filles. En vain, la couturière savait garder bouche cousue.

Enfin tout était prêt. Le grand jour, attendu si fébrilement, était arrivé. La classe s'était donné rendez-vous vers 15 heures ou 15 heures 30 au café habituel, mais auparavant chaque garçon devait se rendre au domicile de sa cavalière et lui prêter le bras pour l'emmener, par les rues du village, jusqu'au café. C'était l'occasion pour lui de remercier, implicitement, par un compliment les parents de la jeune fille qui avaient engagé de lourdes dépenses et, quelquefois même, grevé pour quelques mois le budget familial.

Devant les maisons des jeunes filles, une kyrielle de badauds et d'enfants attendaient la sortie du couple et se livraient à des commentaires toujours élogieux dès qu'il apparaissait. La jeune fille, émue, en rosissait de



Avesnes-lez-Aubert : La classe 1949 (Photo Studio Paul).



Avesnes-lez-Aubert : La classe 1950 (Photo Studio Paul).



Avesnes-lez-Aubert : La classe 1951 (Photo Studio Paul).



Avesnes-lez-Aubert : La classe 1952 (Photo Studio Paul).



Avesnes-lez-Aubert : La classe 1953 (Photo Studio Paul).



Avesnes-lez-Aubert : La classe 1954 (Photo Studio Paul).

plaisir et le garçon affichait un sourire de satisfaction. Quand toute la classe était réunie, la cabaretière offrait à chacun une coupe de champagne. Puis tout ce petit monde se rendait à la salle des fêtes en cortège, le président et sa cavalière en tête. Venaient ensuite les membres du bureau, puis les autres. Les "célibataires" fermaient la marche.

Les gardes-champêtres, qui avaient ouvert "en grand" les grilles de la salle des fêtes, s'empressaient de les refermer sitôt l'arrivée du cortège, au grand désappointement des nombreux curieux.

A son entrée dans la salle, la classe était accueillie par le maire, ou plus généralement par l'un de ses adjoints. L'orchestre jouait quelques notes en guise de bienvenue. Le président offrait alors la coupe de l'amitié puis, dès que les musiciens avaient regagné leur estrade et entamé les premières mesures d'une valse, il invitait sa cavalière à ouvrir le bal. Pendant ce temps, les célibataires en profitaient pour faire sauter les bouchons et remplir les verres. Parfois un danseur prétextait un mal de pied – réel ou fictif – pour s'asseoir quelques instants; il encourageait alors un des esseulés à le remplacer auprès de sa partenaire.

L'arrivée du photographe apportait toujours un interlude qui permettait à tous de se reposer un peu. Pendant que les couples prenaient place devant l'objectif sur les escaliers de la salle des fêtes ou de la mairie, tout en échangeant force rires et plaisanteries, auxquels le champagne n'était pas étranger, l'orchestre en profitait

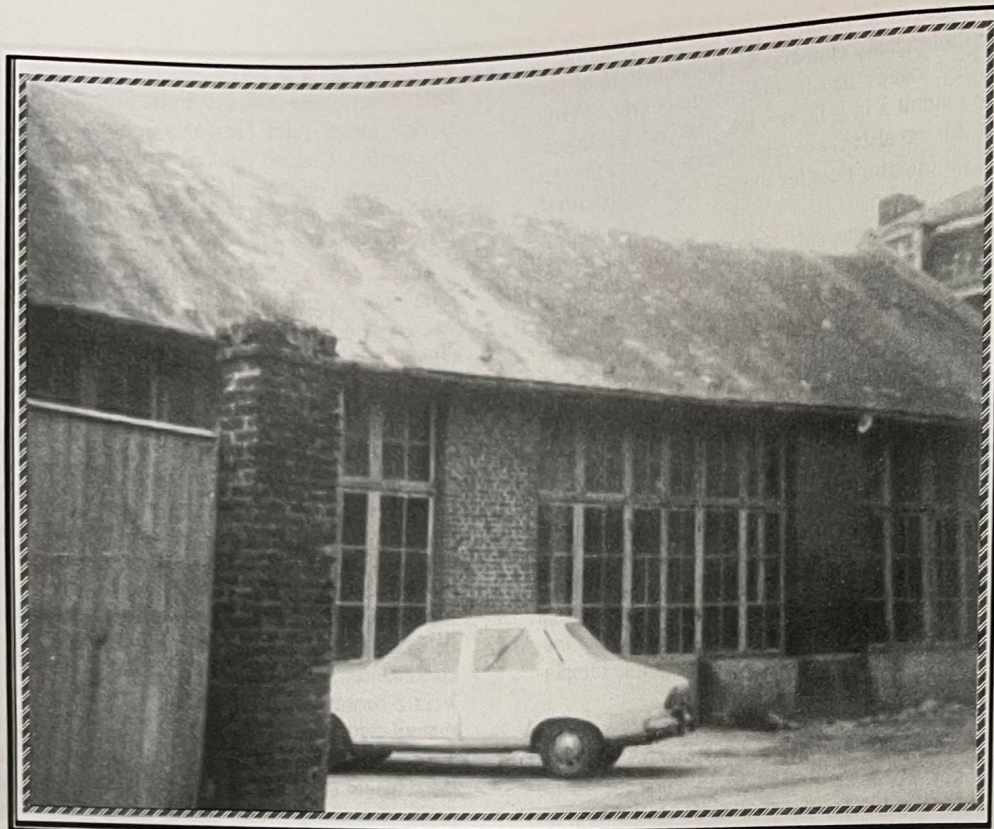
pour "s'humecter le gosier". Puis la danse reprenait ses droits jusqu'à 18 heures 30. Il était temps : les "esseulés" commençaient à être "pompette". Chaque garçon emmenait alors sa cavalière chez lui où les attendait un bon "souper". Là encore, c'était une façon élégante pour les parents du jeune homme de remercier ceux de la jeune fille en faisant connaissance avec celle pour qui leur fils éprouvait un tendre sentiment. Si la jeune fille était agréée, elle ne tardait pas à faire officiellement "l'entrée de la maison", comme on disait alors pour parler des fiançailles.

Après le repas, la famille se rendait à la salle des fêtes où une table leur était réservée. Les parents de la jeune fille étaient là, eux aussi. La classe devait se retrouver à 21 heures pour le grand bal public, mais il y avait souvent des retardataires et ce n'était guère avant 21 heures 30 qu'elle ouvrait le bal sous les applaudissements de la foule. Cette fois, les couples pouvaient se séparer mais ils se réservaient toujours le droit de se retrouver à leur convenance.

Vers 2 heures du matin, le bal se terminait et chacun rentrait chez soi, ivre de fatigue. Certaines jeunes filles avaient les pieds si gonflés que leurs parents devaient les soutenir tout au long du trajet, tant elles avaient peine à marcher. Mais quelle importance... Ne venaient-elles pas de vivre un des plus beaux jours de leur vie!



Avesnes-lez-Aubert : La classe 1971 (Photo Studio Paul).



La salle « Fachaux », en 1975, juste avant sa destruction.



L'ancienne salle du « Cinéma des Familles » avec, à gauche, le bar-salle de jeux, en 1975, lors des travaux de rénovation du Centre Benoît Frachon.

Sources : Archives et photos Fonds personnel, cadastre de 1829 et 1904, souvenirs personnels étoffés par ceux de Mme Hardy-Moreau et de Charles Bisiaux.